

JOURNAL DE MONACO

Administration et Rédaction,
Rue de Lorraine, 13,
à Monaco (Principauté).

POLITIQUE, LITTÉRAIRE ET ARTISTIQUE.

Tous les ouvrages français et étrangers
dont il est envoyé 2 exemplaires sont
annoncés dans le journal.

PARAISANT LE DIMANCHE

INSERTIONS :

Annonces 25 Cent. la ligne
Réclames 50 id.

On traite de gré à gré pour les autres insertions

On s'abonne, pour la France, à Paris, à l'Agence Havas, rue J.-J. Rousseau, 3, et chez M. St-Hilaire, éditeur de musique du Conserv. Imp. et directeur du Comptoir général des compositeurs, rue du f. Poissonnière, 10, à Nice, LIBRAIRIE VISCONTI, rue du Cours, à l'AGENCE-DALGOUTTE, rue Paradis, au coin du Jardin Public.

Les abonnements comptent du 1^{er} et du 15 de chaque mois et se paient d'avance

Les lettres et envois non affranchis seront refusés. — Les manuscrits non insérés seront rendus.

ABONNEMENTS :

Un An 12 Francs.
Six Mois 6 id.
Trois Mois 3 id.

Pour l'étranger les frais de poste en sus.

Monaco, le 25 Août 1867.

ACTES OFFICIELS.

Une Ordonnance Souveraine, en date du 6 juin dernier, modifie diverses dispositions de l'Ordonnance du 1^{er} décembre 1856 sur la Police Générale.

Une autre Ordonnance, en date du 7 juin, modifie également diverses dispositions de l'Ordonnance du 1^{er} décembre 1856 sur la Mairie.

Le Prince a reçu, au Château de Marchais, le 17 août, une lettre de l'Empereur des Français, en réponse à celle écrite par S. A. S. à S. M. I., à l'occasion de la fête du 15 août.

NOUVELLES LOCALES.

Les derniers travaux du chemin de fer sont poussés très activement dans la Principauté. Du côté de la frontière, il restait encore à établir une très petite portion de la voie. C'est fait aujourd'hui; on a opéré la jonction des deux tronçons de ligne, l'un venant de Nice, l'autre de Monaco. Il n'y a plus de solution de continuité, et la voie est prête à recevoir les rails jusqu'à la gare de Monaco qui commence à s'élever sur ses fondements.

Tout n'est pas fini cependant. La Compagnie a quelques appréhensions causées par les mouvements de terrain observés dans la tranchée qui s'étend du Cap d'Aglio à la frontière de la Principauté et dite tranchée de la Douane. On s'occupe, en cet endroit, de grands travaux de soutènement, mais on ne sait encore à quel parti s'arrêter, ni s'il suffira de construire un mur, ni s'il faudra bâtir un tunnel. Ces éboulements de la tranchée de la Douane pourraient seuls retarder l'inauguration de la voie en nécessitant sur cette partie de la ligne des travaux imprévus. Nous espérons cependant que toutes les difficultés seront vaincues et tous les obstacles levés quand arrivera l'époque fixée. C'est la locomotive qui, cette année, amènera les hôtes d'hiver, directement jusqu'à Monaco.

Sur la place de Monte Carlo, en face de l'hôtel de Paris s'élève une construction élégante et légère qui sera, nous assure-t-on, un magnifique café. De chaque côté de cet établissement s'ouvriront deux magasins dont l'un sera un bureau de tabac. Nous ignorons encore la destination de l'autre. Ainsi la ville nouvelle de Monte Carlo s'agrandit et s'embellit chaque jour.

Le violent orage qui a éclaté sur Nice, vendredi dernier, a eu de l'écho dans la Principauté. Pendant plus d'une heure, les éclairs et le tonnerre ont fait rage avec le vent qui soulevait des tourbillons de poussière; mais, tandis qu'à Nice la pluie tombait à torrents, Monaco obtenait à peine quelques gouttes d'eau.

Heureusement, nous n'avons rien perdu pour attendre. Vers la fin de la journée, le ciel a paru se rasséréner; mais, le lendemain samedi, l'orage a éclaté de nouveau sur Monaco qui, cette fois, a eu sa part de la pluie bienfaisante versée sur les campagnes.

Les terres altérées ont bu avec avidité cette rosée salubre. Maintenant un vent léger et frais circule dans les feuillages qui secouent les dernières gouttes de pluie, et la verdure des jardins a repris en un instant cet éclat velouté qui la fait si belle sous les soleils d'hiver.

LETTRE D'UN TOURISTE.

Vous me demandez, cher docteur, comment je passe mon temps à Monaco, et si j'observe les règles de l'hygiène que vous m'avez prescrite; voici l'emploi de ma journée; presque tous les touristes, venus ici pour y passer la saison des bains, agissent comme moi; cette lettre vaut un programme quotidien.

Je me lève de trois à quatre heures du matin; c'est l'heure à laquelle je me couchais à Paris, quand vous m'avez envoyé ici pour changer d'air. J'ai non seulement changé d'air, mais encore d'habitudes et de goûts. A peine levé, je vais sur le port où mon batelier m'attend, et nous voilà partis pour la pêche. D'engins, nous en avons peu; notre pêche doit être un plaisir, non un travail; quelques lignes seulement au bout desquelles sont suspendus deux ou trois légers hameçons; nous allons dans les bas-fonds pêcher la girelle, un joli petit poisson aux écailles brillantes rayées de violet et d'orange, excellent du reste. Vous comprenez que la pêche n'est qu'un

prétexte; je ne m'aventure de si bon matin qu'afin de respirer à pleins poumons l'air de la mer chargé de principes vivifiants. A neuf heures, le soleil étant déjà haut, nous rentrons et je consacre à la lecture ou à ma correspondance tout le temps qui me sépare du déjeuner, repas léger conformément à vos prescriptions. Puis arrive l'heure délicieuse de la sieste. Les rideaux tirés, les persiennes closes, je m'abandonne aux langueurs du *far niente*; je m'endors et je rêve d'Annibal à Capoue.

A mon réveil, je m'achemine lentement vers l'établissement des Bains.

Déjà, du haut des remparts, j'aperçois quelques baigneurs se livrant à l'exercice de la natation. On rencontre ici d'intrépides nageurs, et très audacieux. Dernièrement, quatre ou cinq d'entre eux, parmi lesquels se trouvaient une ou deux jeunes femmes, s'aventurèrent au-delà du port; puis, s'excitant les uns les autres, ils résolurent de pousser jusqu'au promontoire de la Vieille, et ils y allèrent bravement. Mais, quand ils eurent pris pied sur cette plage lointaine, ces navigateurs, (car le mot de nageurs est trop faible pour leur être appliqué) brisés de fatigue, ne se sentent plus assez de forces pour revenir à Monaco par le même chemin. Ils y revinrent pourtant, mais par la voie de terre. Les paysans des environs regardaient, ébahis, ce groupe d'hommes et de femmes, ruisselant dans leurs costumes de bain, et riant de leur mésaventure à gorge déployée. Une voiture, heureusement, recueillit les naufragés et les ramena en vingt minutes à l'établissement des bains où ils retrouvèrent des habits plus convenables pour le voyage par terre.

Cette heure du bain est la plus charmante de la journée. Tandis que le soleil décline derrière la double cime de la *Tête de Chien*, la mer reflète des nuages empourprés et l'on croirait nager dans un bain d'or. Après la natation, réunis autour d'une table, sur la terrasse, quelques touristes vident une bouteille de Marsala, en contemplant ce paysage lumineux que j'ai si souvent essayé de vous décrire sans jamais y réussir à mon gré. La conversation s'anime, ponctuée d'éclats de rire, et le temps passe, rapide. Bientôt, à la pointe de la presqu'île de Monaco, paraît le *Charles III* venant de Nice; il entre dans la baie, en décrivant une magnifique parabole, et nous nous rendons sur le quai de débarquement, espérant d'y tendre la main à une main amie. On est parfois déçu, mais rarement; car il en est de Monaco comme du boulevard des Italiens: tout le monde y passe.

Six heures! la cloche de l'hôtel de Paris sonne le

dîner. Ici, docteur, permettez-moi de me recueillir un instant et de réciter mentalement la prière des gourmets, de notre ami Charles Monselet.

Le maître-d'hôtel de l'hôtel de Paris est un vaillant soldat de la gastronomie. Depuis longtemps il a vu le feu des fourneaux et bravé les batteries de cuisine: c'est M. Folleté, bien connu de la presse Parisienne et de l'élite des gourmets français. Le baron Brisse, ce gras Lucullus des temps modernes, qui ne dîne jamais chez Lucullus, le baron Brisse qui invente 365 menus par an, s'honore d'être de ses amis. M. Folleté a longtemps été maître d'hôtel du *Grand Hôtel*, à Paris; vous voyez qu'il était digne de tenir à Monaco le même emploi, et de gérer le premier établissement du littoral méditerranéen. L'hôtel de Paris est monté sur le plus grand pied, et ses Vatel, à l'exemple de Napoléon, ont rayé de leur dictionnaire le mot impossible. La salle à manger, sans parler du reste aujourd'hui, toute rutilante de dorures, est une merveille d'ornementation, un véritable temple élevé à la gastronomie. L'aspect seul de cette salle séduit les yeux avant que les prodigalités de la table réjouissent l'estomac.

Une chose excellente, après ces dîners exquis, c'est de savourer le moka sur la terrasse de l'hôtel, en écoutant les harmonies de l'orchestre, en respirant les parfums des jardins d'alentour.

Voici la journée finie, cher docteur; elle est bien remplie, vous le voyez; quant à la nuit, vous comprenez qu'on ne prolonge pas la veillée, lorsqu'on se lève avant le soleil. Ce genre de vie me plaît fort. Venu en ce pays pour guérir, j'y reste pour conserver la santé, car Méry l'a dit: « On ne meurt pas à Monaco; seulement, quand on est devenu centenaire, un beau matin, on oublie de se réveiller. »

CHRONIQUE DU LITTORAL.

On nous écrit de Marseille :

La chaleur devient de jour en jour plus accablante. C'est la nouvelle la plus fraîche — sans jeu de mots — que je puisse vous donner. On ne peut plus vivre sur terre; il faut rester plongé jusqu'au cou dans la mer, si l'on veut traverser, sans apoplexie ni coup de soleil, la phase caniculaire.

Aussi, comme l'a dit l'auteur des *Orientales*,

Les hommes, les femmes nues
Se baignent au gouffre amer,

et les bains des Catalans et leurs rivaux à 4 sous ne désemploient pas.

Il n'est pas jusqu'à M^{me} Poitevin, l'intrépide aéronaute, qui, l'autre jour, du haut des airs, a jeté un regard de convoitise sur l'onde azurée et s'est majestueusement déposée dans le golfe bleu de la Madrague, prenant un bain dans sa nacelle d'osier retenue au-dessus de l'eau par son aérostat. Des bateaux aux légers avirons se sont avancés vers l'imprudente baigneuse et l'ont ramenée sur une surface plus solide.

Il était temps. Le ballon se dégonflait et bientôt l'embarcation aérienne se serait abîmée dans un élément plus lourd sans les auxiliaires nautiques qui sont venus fort à propos.

C'est ce qui nous a valu une nouvelle ascension, et, cette fois, l'équipage aérien, poussé par un vent favorable, est allé tomber en terre ferme à peu de distance de Marseille.

Votre beau pays ressent-il aussi les ardeurs caniculaires? N'importe, il me semble que l'existence

doit être là-bas plus supportable que dans notre cité calcinée par le soleil et arrosée par la boue de notre canal. J'imagine que vous avez de fraîches fontaines, des ombrages pleins de fraîcheurs et puis une mer dormante sur des sables dorés: enfin, je ne fais plus que rêver de vos bains, de votre casino, de vos promenades, toutes choses qui doivent exister telles que je les conçois, car comment, sans cela, expliquer l'attrait qui conduit chez vous le voyageur, et qui l'y retient par tant de charmes?

On lit dans le *Courrier de Marseille* :

Décidément les essais maritimes sont en progrès à Marseille. Dimanche, vers quatre heures de l'après-midi, plus de cinq cents personnes ont assisté à l'embarquement d'un amateur qui s'est glissé dans une pirogue mesurant deux mètres de long sur trente centimètres de large. Ce bateau — ou plutôt cet appareil — construit en toile insubmersible et monté sur un cadre de bois, attirait à juste titre les regards des curieux. Son constructeur, M. D..., a effectué en une heure le trajet du vieux port au Château-d'If, aux applaudissements des nombreux promeneurs qui saluaient de leurs bravos le hardi marin.

La Compagnie du chemin de fer de Paris-Lyon-Méditerranée vient de faire connaître au public, par une affiche, qu'elle organise un 9^e train de plaisir pour l'Exposition universelle. Ce train partira de Marseille, mardi prochain 27 août, à 4 heures 15 minutes du soir, et quittera Paris, le mercredi 4 septembre pour retourner ici. Les voyageurs auront, comme pour les voyages précédents, la faculté de demeurer 8 jours dans la capitale. Rien n'est changé aux prix et aux conditions de ce train.

GERBE PARISIENNE.

M. Jules Claretie a écrit cette spirituelle boutade sur les poètes officiels du 15 août :

C'est la semaine des cantates; on en a exécuté un bon nombre, jeudi dernier, de toutes les façons sinon de toutes les couleurs, et malgré ce débordement de poésie, rien assurément n'est changé en France. Nous n'avons pas même un poète de plus.

Je profite de l'occasion pour attaquer ici un préjugé fort répandu. On croit généralement, et non sans raison, à l'apparence, que la cantate est une œuvre de complaisant et que les rimeurs qui l'équarrirent sont immédiatement chamarrés de croix, et comblés de privilèges. Il n'en est rien. La cantate, au contraire, est essentiellement une œuvre d'abnégation. Tout au plus rapporte-t-elle une médaille qui ne se revend point cher, un salut de la chanteuse qui l'a exécutée et une rebuffade du directeur qui l'a reçue, en supposant que le directeur ne l'ait pas composée lui-même. Aussi bien suis-je un peu forcé de croire que les cantatiers qui confectionnent ce genre de produit et livrent ainsi leur enthousiasme à jour fixe sont des gens parfaitement convaincus, célébrant tour à tour la guerre et la paix, le canon et la charrue, le fusil Chassepot et les maisons modèles, pour le simple plaisir de célébrer quelque chose et de chanter quelqu'un. Affaire de tempérament.

Heureusement la cantate n'a pas été la seule littérature de la semaine, l'Odéon a repris *François le Champi*, de George Sand, le premier et peut-être le plus beau succès dramatique du grand écrivain. Cette reprise a inspiré à M. Théophile Gautier une très belle page que je reproduis :

La muse champêtre de George Sand nous apparaît

comme une de ces belles filles tranquilles et rêveuses que Jules Breton aime à faire se détacher d'un fond de crépuscule, baignées d'ombres transparentes et revenant du travail, des fleurettes dans les mains et le râteau sur l'épaule. Elles n'ont qu'un jupon de bure, qu'une chemise de toile grossière, mais une élégance native donne du style à ces pauvres vêtements. Le masque et les gants de hâle n'empêchent pas la pureté des lignes, et la femme respire sous la paysanne.

Cette personnification de la vie rurale nous semble suffisamment vraie. Les bergères d'opéra-comique et de trumeaux avec leurs jupes de taffetas et leurs corsets à échelles de ruban ne seraient pas supportables aujourd'hui, quoique leur mensonge charmant ne soit pas si fort à dédaigner, et nous les préférons de beaucoup aux laides caricatures des réalistes.

On sait que dans les campagnes on appelle l'enfant trouvé un champi, comme s'il était le fils anonyme de la terre, celui que n'avouent pas ses parents; or François, le héros de la pièce, est dans cette position.

François, cet Antony de village, a été recueilli par de braves paysans et élevé jusqu'à l'âge d'homme, comme un fils de la maison; mais comme le meunier est un gros vilain jaloux, François, beaucoup trop joli pour un fils adoptif, a été cordialement prié d'aller chercher sa vie ailleurs. Le temps s'est écoulé; le meunier est mort. Il n'y a pas grand'perte, car c'était un libertin qui portait le plus clair de son bien à une méchante femme, la Sévère. Madeleine, restée veuve, a fait une grave maladie: la misère s'est glissée dans la triste demeure, et le moulin ne moud pas grand'chose sous ses meules. François, qui a ramassé une petite fortune, revient au pays chez sa bienfaitrice, chez sa mère d'adoption. Comme la vieille servante s'étonne de le voir si grand, si beau, si fort, avec de la barbe qui pique! Comme la pauvre Madeleine est émue! Comme son cœur palpite en revoyant son enfant! Mariette rougit aussi et se dit qu'une femme serait heureuse avec un mari tel que François.

François, en effet, c'est la vie, c'est la joie, c'est la force, c'est la santé qui reviennent dans la chaumière désolée. Il reprend le timon des affaires. Il déjoue par une scène d'innocente rouerie les intrigues de la Sévère qui veut se faire payer deux fois une somme dont le reçu a été égaré. Il fait épouser Mariette à M. Jean, un paysan finaud mais honnête. Il finit lui-même par épouser Madeleine, pour laquelle il éprouvait, sans le savoir, une tendresse plus que filiale. Madeleine est belle encore: elle n'a pas plus de trente ans. Est-ce donc une union si mal assortie? Le moulin, d'ailleurs, a besoin d'un meunier aux bras robustes qui sache remuer les sacs de grain et de farine, et François payera sa dette de reconnaissance en amour, la meilleure monnaie qui soit au monde.

L'impression que produit ce drame si simple est lente et douce. L'action s'empare de vous peu à peu, vous émeut, vous intéresse, vous attache, sans coup de théâtre, sans péripétie, sans catastrophe, par une sorte de charme naïf. Les sentiments naissent, se développent, tendent à leur but prévu d'avance; mais cette absence de surprise ne nuit en rien à la pièce. On vit avec les personnages, et bientôt on s'habitue à leur français berrichon, mêlé de vieilles tournures et de mots tombés en désuétude dans les villes, mais tenant par des racines profondes au sol même du pays. Ce langage, admirablement employé, donne une réalité complète aux figures rustiques que dessine l'auteur d'un trait pur et qu'il colorie de teintes sobres. C'est un système qu'il ne faudrait pas pousser trop loin, car on arriverait à faire parler les héros des drames dans leur langue particulière pour plus de vérité; mais Molière a fait patoisier ses paysans, et François le Champi s'exprime dans un idiôme plus intelligible que le jargon de Pierrot du *Festin de Pierre*.

La pièce est très-bien montée, et la mise en scène contribue à l'illusion par une attentive recherche de la vérité. Sans attirer les yeux, la décoration encadre bien le drame et les personnages; ce n'est qu'un intérieur de chaumière aux murailles grises placardées

de quelques images d'Epinal, avec sa mai, son dres-soir orné de faïences, sa cheminée à lambrequins de serge verte portant sur son manteau un vieux fusil accroché en travers, et son huis qui laisse entrevoir s'enfonçant à l'horizon, une fraîche *traine* du Berry. Au bout de quelques minutes on a perdu l'idée du théâtre et l'on croit avoir devant soi un intérieur réel.

Quelle étrange chose que le monde de l'art, et comme deux grands esprits peuvent voir, tout en restant vrais, les mêmes sujets d'une façon toute différente ! George Sand et Balzac ont fait l'un et l'autre des paysans, mais qu'ils se ressemblent peu ! Ici des bergers antiques en blouse, doués de beauté et de sentiments honnêtes ; là des masques grimaçants, des Machiavels en sabots d'une perversité diabolique.

La pieuvre continue à faire parler d'elle depuis que Victor Hugo l'a chantée dans *Les Travailleurs de la mer*. Les pieuvres parisiennes elles-mêmes ne sont pas encore très apprivoisées, si j'en crois ce récit du *Figaro-Programme* :

Le grand aquarium du boulevard Montmartre a été cette semaine le théâtre d'un effroyable drame qui a plongé dans la consternation les bacs d'eau salée où gîte le monde de la mer. Les huit pieuvres que possède l'aquarium sont d'une voracité qui dépasse toutes les bornes connues : on leur donne cependant des moules à déjeuner le matin, de la viande crue à midi, et le soir des crabes vivants. Rien n'y fait.

Un de ces derniers jours, la pieuvre favorite du gardien s'est précipitée sur une de ses voisines à l'heure du lunch et l'a collée sur la glace du bac. On a cru d'abord à une plaisanterie, à une caresse entre poulpes, mais bientôt le public a été détrompé en voyant disparaître une à une les tentacules de la malheureuse pieuvre qui a été déchiquetée par sa sœur en quelques minutes.

Les principaux Chroniqueurs Parisiens sont aux bains de mer ; est-ce pour cela qu'ils envoient à leurs journaux des histoires d'aquarium ?

COURRIER D'ITALIE.

(Correspondance particulière du JOURNAL DE MONACO.)

Florence, le 22 Août 1867.

J'ai cessé longtemps ces correspondances ; je les suspendrai toujours tant que manqueront les nouvelles d'art ou de littérature, car, vous le savez, je n'aime point à m'occuper de politique, aimant mieux chanter comme Horace que pérorer comme Cicéron ; mais assez de préface, j'entre en matière.

Le marquis César Trevisani vient de publier une *Relation historique de l'état de la littérature dramatique en Italie pendant ces vingt dernières années*. Ce livre, dit l'auteur lui-même, a pour but de montrer à quel degré s'est élevé le génie italien, dans les arts, dans l'industrie, dans les sciences et dans les belles-lettres. Cependant n'allez pas croire que cet ouvrage soit une relation officielle ; il résume simplement l'opinion d'un critique désintéressé qui a voulu apprendre à Paris, à la France, à l'Europe, au monde entier les progrès du théâtre italien. Seulement cet auteur a des façons de s'annoncer un peu prétentieuses. Messieurs et dames, semble-t-il dire, voici le tableau fidèle de notre littérature théâtrale. Le plus grand de nos auteurs comiques se nomme Gherardi del Testa, le plus grand de nos critiques a nom Celestino Bianchi. Si vous désirez en apprendre davantage prenez mon ours, c'est-à-dire lisez mon livre et si vous ne l'entendez pas, ô gens de tous pays, faites le traduire en toutes les langues.

Somme toute, ce livre du marquis Trevisani n'a pas plus d'importance que n'en aurait un article de critique publié dans une revue ou un feuillet de journal. J'observe en outre que l'auteur, pour mieux s'occuper de la partie critique, a négligé le côté histo-

rique de son œuvre. C'est une simple nomenclature ou énumération de tragédies, drames et comédies accompagnées d'appréciations. Chaque lecteur a le droit de se ranger ou non à l'opinion de l'auteur ; je n'ai pas vu souvent deux critiques d'accord sur la même pièce. Tout cela est une question de tempérament. Une relation historique, selon moi, devrait avoir un champ plus vaste. Il fallait rechercher les causes de la décadence du théâtre italien, discuter les lois qui régissent la matière, donner une opinion sur les troupes ambulantes qui sont le principal obstacle au progrès de l'art et surtout tenir compte des relations des auteurs et des acteurs, de la loi de la propriété littéraire, de l'influence des théâtres étrangers sur le nôtre, etc., etc. La vanité de nombreux écrivains trouvera son compte dans les appréciations de M. Trevisani, mais l'art n'y gagnera guère.

L'auteur se plaint que la critique en Italie soit abandonnée à des écoliers ; la faute en tout cas en est aux maîtres qui, au lieu de s'occuper d'art trouvent plus commode et plus avantageux de se faire nommer préfets, députés, secrétaires généraux. Selon le marquis Trevisani, l'Italie ne possède qu'un maître en critique, Celestino Bianchi. J'apprécie son talent mais il a le tort de mêler à l'esthétique littéraire des discussions politiques et je crois que tous les artistes devraient protester contre une pareille école. Et puis pourquoi, à propos de critiques italiens, parler de Fiorentino avec tant d'éloges ? Nos critiques peuvent être inexpérimentés, injustes même, mais ils restent honnêtes et indépendants, ils ne vendent pas leurs éloges à tant la ligne et je crois que le plus grand service qu'on puisse rendre à la mémoire de Fiorentino serait de ne jamais prononcer son nom. C'est l'opinion non seulement des Italiens, mais encore des Français.

A ce propos permettez-moi de vous entretenir d'une grande querelle qui divise en ce moment nos auteurs et nos acteurs au sujet de la loi sur la propriété littéraire. Ceux-ci trouvent trop lourdes les conditions que leur impose la nouvelle loi et menacent d'un ostracisme général toutes les productions d'auteurs italiens. Les auteurs naturellement veulent fermement maintenir leurs droits. Je pense que la loi sur la propriété littéraire et artistique, en ce qui concerne les théâtres de prose et de musique, rencontrera des obstacles à tout instant et ne pourra jamais être appliquée sans difficultés. Déjà dans les théâtres lyriques elle est considérée comme lettre morte et l'on a fait retour aux anciennes coutumes. Je ne crois pas que le système des droits proportionnels réservés aux auteurs demeure plus longtemps en vigueur dans les théâtres de drame. Ce système suppose des théâtres autrement ordonnés que les nôtres et desservis par de riches compagnies et des acteurs engagés à poste fixe. On n'a point pensé à cela quand on a promulgué la loi et l'on est maintenant dans l'alternative difficile ou de réviser la loi ou d'avoir des théâtres mieux ordonnés. Je voudrais qu'on adoptât ce dernier parti, mais je n'ose l'espérer.

Une nouvelle pour finir : le Théâtre Rossini sera ouvert par un opéra du maestro Pontoglio intitulé *l'Assedio di Brescia*. Ce compositeur est chef de musique d'un régiment d'infanterie.

HYACINTHE GISCARD, Rédacteur-Gérant.

MOUVEMENT DU PORT DE MONACO

Arrivées du 17 au 23 Août 1867.

GOLFE JUAN. b. *Ste-Réparate*, français, c. Mangiapan, sable
 ILE D'ELBE. b. *Colidoro*, italien, c. Canovaro, charbon
 NICE. b. v. *Charles III*, national, c. Ricci, m. d.
 ANTIBES. b. *St-François*, français, c. Anfonso, bois
 GOLFE JUAN. b. *Eveline*, id. c. Gabriel, sable
 ID. b. *Volonté de Dieu*, id. c. Davin, id.
 NICE. b. *Antoinette Victoire*, id. c. Constantin, m. d.
 ID. b. v. *Charles III*, national, c. Ricci, sur lest

GOLFE JUAN. b. *St-Jean*, français, c. Barralis, sable
 VILLEFRANCHE. b. *Ste-Réparate*, id. c. Mangiapan, chaux
 NICE. b. v. *Charles III*, national, c. Ricci, m. d.
 ST-RAPHAEL. b. *Trois amis*, français, c. Castillon, m. d.
 ID. b. *Elan*, id. c. Ricord, id.
 ID. b. *St-Ange*, id. c. Gabriel, id.
 VINTIMILLE. b. *St-Jean*, italien, c. Sibono, m. d.
 NICE. b. v. *Charles III*, national, c. Ricci, id.
 GOLFE JUAN. b. *St-Louis*, français, c. Jeume, sable
 GÈNES. b. *Bonne famille*, italien, c. Chiarella, m. d.
 FINALE. b. *Conception*, id. c. Ginochio, fruits
 GOLFE JUAN. b. *Résurrection*, français, c. Ciaïs, sable
 ID. b. *Marin*, id. c. Arnulf, id.
 ID. b. *Assomption*, id. c. Barralis, id.
 MENTON. b. *Caroline*, id. c. Vincent, vin
 NICE. b. *Jeune Louise*, id. c. Barralis, houille
 GOLFE EZA. b. *St-Michel*, id. c. Barralis, chaux
 NICE. b. v. *Charles III*, national, c. Ricci, m. d.
 ST-RAPHAEL. b. *Marie Madeleine*, français, c. Simon, houille
 GOLFE JUAN. b. *St-Jean*, id. c. Barralis, sable
 NICE. b. *Trois frères*, id. c. Forconi, m. d.
 MARSEILLE. b. *St-Jean-Baptiste*, id. c. Cavazza, id.
 NICE. b. v. *Charles III*, national, c. Ricci, id.
 FINALE. b. *St-Antoine*, italien, c. Massafarro, oignons
 St-MAXIME. b. *Caroubier*, français, c. Laurenti, briques
 NICE. b. v. *Charles III*, national, c. Ricci, m. d.
 ANTIBES. b. *St-Charles*, italien, c. Calcagno, jarres

Départs du 17 au 23 Août 1867.

BORDIGHIERA. b. *St-Christophe*, français, c. Pensa, m. d.
 GOLFE JUAN. b. *le Marin*, id. c. Arnulf, sur lest
 ID. b. *Ste-Réparate*, id. c. Mangiapan, id.
 NICE. b. v. *Charles III*, national, c. Ricci, id.
 GOLFE JUAN. b. *Eveline*, français, c. Gabriel, id.
 ID. b. *Volonté de Dieu*, id. c. Davin, id.
 ANTIBES. b. *St-François*, id. c. Anfonso, id.
 NICE. b. v. *Charles III*, national, c. Ricci, id.
 ID. b. *Antoinette Victoire*, français, c. Constantin, id.
 VILLEFRANCHE. b. *Ste-Réparate*, id. c. Mangiapan, id.
 COLFE JUAN. b. *St-Jean*, id. c. Barralis, id.
 NICE. b. v. *Charles III*, national, c. Ricci, id.
 MENTON. b. *Joseph et Marie*, français, c. Fornari, id.
 GOLFE JUAN. b. *Elan*, id. c. Ricord, id.
 ID. b. *Trois amis*, id. c. Castillon, id.
 ID. b. *St-Ange*, id. c. Gabriel, id.
 CETTE. b. g. *Elvire*, id. c. Palmaro, fûts vides
 NICE. b. v. *Charles III*, national, c. Ricci, sur lest
 ID. b. *St-Jean*, italien, c. Sibono, caisses citrons
 GOLFE JUAN. b. *St-Louis*, français, c. Jeume, sur lest
 VINTIMILLE. b. *Bonne famille*, italien, c. Chiarella, m. d.
 GOLFE JUAN. b. *Marin*, français, c. Arnulf, sur lest
 ID. b. *Résurrection*, id. c. Ciaïs, id.
 ID. b. *Assomption*, id. c. Barralis, id.
 NICE. b. *Jeune Louise*, id. c. Barralis, id.
 ID. b. v. *Charles III*, national, c. Ricci, id.
 VILLEFRANCHE. b. *St-Michel*, français, c. Barralis, id.
 GOLFE JUAN. b. *St-Jean*, id. c. Barralis, id.
 ST-TROPEZ. b. *Louis et Clara*, id. c. Bessey, id.
 NICE. b. *Trois frères*, id. c. Forconi, id.
 ID. b. v. *Charles III*, national, c. Ricci, id.
 ID. id. id. id.

En vente à l'imprimerie du Journal :

MONACO ET SES PRINCES

par HENRI MÉTIVIER.

Deux volumes grand in-8°, deuxième édition.

La Sténographie

Par CH. TONDEUR. — Prix : 1 Franc.

Commissions en Librairie, abonnement aux journaux

**CAFÉ RESTAURANT
DE STRASBOURG**

TABLE D'HÔTE ET CHAMBRES MEUBLÉES.

BIÈRE SUPÉRIEURE.

Cervelas, Choucroûte et Pâté de foie d'oie de Strasbourg.

JAMBOIS,

Route de Menton, en face le Casino.

CAFÉ DE LA VILLE

(Promenade Saint-Martin)

TENU PAR

VICTOR LEFRANC.

Bonnes consommations, Salons particuliers, Billard.

UNE INSTITUTRICE brevetée et munie des meilleurs certificats acquis en Suisse, en Hollande et en Angleterre désire donner des leçons de Français, d'Allemand et d'Anglais. Elle est à même d'enseigner les principes de la musique ainsi que toutes les branches de l'instruction, comme : la littérature française et Allemande, la logique du style avec exercices de composition et de correspondance, l'arithmétique le calcul de tête, la géographie, l'histoire, les divers ouvrages d'utilité et d'agrément, etc.

Pour des renseignements plus détaillés on est prié de s'adresser à M^{me} PREISS, rue du Milieu, 14.

FLEURS DE MONACO

GRANDE VALSE DE CONCERT

PAR EUSÈBE LUCAS

chef d'Orchestre du Casino des Bains de mer de Monaco.

PRIX : 6 FRANCS.

PARIS : { Au Ménestrel, 2 bis, rue Vivienne ;
Heugel et Comp., Éditeurs-Libraires.

A Monaco au Vestiaire du Casino et chez l'auteur.

PORTRAITS & PAYSAGES

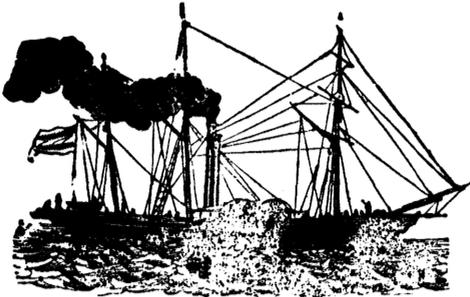
VUES DU PAYS

chez M^{me} FONTAINE, Photographe à Monaco.

VOITURES pour la promenade et voyages. S'adresser à Sangeorges, rue de Lorraine, n° 11.

VOITURES pour la promenade et voyages. — S'adresser à Henri Crovetto, place du Casino.

**CORRESPONDANCE
entre Nice & Monaco.**



Les heures de départ des bateaux à vapeur sont fixées comme suit :

DÉPARTS DE NICE :

A 11 h. du m. et à 5 h. du soir.

DÉPARTS DE MONACO :

A 1 h. du soir et à 10 h. 1/2 du soir.

Depuis le 1^{er} mai 1867 le service des Omnibus a lieu de la manière suivante :

OMNIBUS ENTRE NICE & MONACO

DÉPART TOUS LES DEUX JOURS.

De Nice à 10 heures du matin ; — de Monaco à 8 heures du matin.

Bureaux : à Nice, boulevard du Pont-Neuf. — A Monaco, place du Palais.

Omnibus entre Monaco & Menton

DÉPARTS DE MONACO :

1^{er} Départ 8 h. du m. — 2^e départ 4 h. du soir.
3^e — 4 h. du soir. — 4^e (du Casino) 10 h. soir.

DÉPARTS DE MENTON :

1^{er} départ 10 h. du matin — 2^e départ 1 h. du soir
3^e — 4 h. 1/2 du soir — 4^e — 7 n. —

Prix des places : fr. 1 50 — à Monaco, place du Palais ; — à Menton au bureau des Messageries Impériales.

M. ALBIN, HORLOGER de Nice, venant le samedi de chaque semaine à Monaco, où il est appelé par les travaux de réparation et de remontage des pendules à l'établissement du Casino, s'empresse d'offrir ses services aux habitants de la Principauté et aux nombreux étrangers qui y séjournent.

M. ALBIN se charge de fournir dans le plus bref délai et aux meilleures conditions, tout ce qui concerne sa partie, ainsi que les objets en orfèvrerie et en bijouterie qu'on aurait à lui demander.

S'adresser pour les réparations et les achats à l'Hôtel de Paris, à Monte Carlo, et au concierge du Casino.

VILLA NON MEUBLÉE

au quartier des Moulins

A LOUER au 1^{er} novembre prochain.

S'adresser à M. Théophile Bellando, notaire, Place du Palais, à Monaco.

HOTEL ET RESTAURANT DE LYON tenu par JOSEPH BOSCO, rue du Milieu n° 23. Table d'hôte. — Service à la carte. — Salons particuliers et Chambres meublées. — Vins fins et liqueurs. — Prix modérés.

HOTEL D'ANGLETERRE, Avenue de Monte Carlo, près le Casino.

HOTEL DES ÉTRANGERS, tenu par Ange Gaziello. Quartier du Port, à la Condamine.

HOTEL DE FRANCE, rue du Tribunal et rue de Carmes. — Table d'hôte et pension.

CAFÉ ET RESTAURANT tenu par J.-B. BARRERA. Déjeuners à 2 fr. et Diners à 2 fr. 50. — Pension.

Bains de Mer de Monaco.

SAISON D'ÉTÉ 1867.

La rade de MONACO protégée par ses promontoires est une des plus paisibles de la Méditerranée. La chaleur y est toujours tempérée par les brises de mer. Le fond de la plage, comme celui de TROUVILLE, est garni d'un sable fin d'une exquise souplesse au contact. CABINES élégantes et bien aérées.

BAINS D'EAU DOUCE et BAINS de MER CHAUDS.

Le CASINO de MONTE CARLO, en face de la mer, offre à ses hôtes les mêmes distractions et agréments que les établissements des bords du Rhin, WIESBADEN et HOMBURG. — NOUVELLES SALLES DE CONVERSATION et de BAL. — CABINET de LECTURE, où se trouvent toutes les publications Françaises et Étrangères. — CONCERT l'après-midi et le soir. Orchestre d'élite.

Le TRENTE-ET-QUARANTE se joue avec le DEMI-REFAIT, et la ROULETTE avec UN SEUL ZÉRO.

GRAND HOTEL DE PARIS, à côté du CASINO. Cet Hôtel, l'un des plus somptueux et des plus confortables du littoral de la Méditerranée, a été considérablement agrandi cette année. BEAUX APPARTEMENTS. Magnifique SALLE A MANGER. SALON de RESTAURANT et CAFÉ. CABINETS PARTICULIERS. — CUISINE FRANÇAISE.

La ville et la campagne de MONACO renferment des HOTELS, des MAISONS PARTICULIÈRES et des VILLAS, où les familles étrangères trouvent des logements à des prix modérés. — STATION TÉLÉGRAPHIQUE.

Le nouveau et superbe bateau à vapeur le CHARLES III, fait le service des Voyageurs entre NICE et MONACO plusieurs fois par jour en trois quarts d'heure.

On se rend de PARIS à MONACO par le chemin de fer de la Méditerranée en vingt-trois heures ; de LYON en seize heures ; de MARSEILLE en six heures.